

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



Chronique bibliographique

Anne Pérotin-Dumon

Numéro 47, 1er trimestre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1043895ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1043895ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pérotin-Dumon, A. (1981). Compte rendu de [Chronique bibliographique].

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe,(47), 47–51.

<https://doi.org/10.7202/1043895ar>

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LES CARAÏBES, GENÈSE D'UN NATIONALISME FRAGMENTÉ

Tel est le titre qu'a choisi pour son dernier ouvrage¹, l'historien jamaïcain Franklin W. Knight, professeur à l'Université de Johns Hopkins (Baltimore, U.S.A.). Ecrivain *from a decidedly international, Caribbean and New World perspective*², il met l'accent sur l'exigence qu'il y a à *reconnaître pour lui-même l'espace caraïbe*, qui occupe le centre du Nouveau-Monde, pour en comprendre l'histoire ; même si celle-ci fut longtemps coloniale, c'est-à-dire étroitement liée à l'Europe. Quel est l'origine, quels sont les développements des particularismes insulaires que l'on observe aujourd'hui dans les Caraïbes ? La question que ces îles posent aux historiens, Franklin Knight ne l'esquive pas ; il l'a placée au centre de son travail.

Celui-ci a plus la forme d'un essai général que d'une nouvelle « histoire des Antilles » ; aussi, la part événementielle y est-elle mineure, n'intervenant que pour baliser chronologiquement le déroulement du paradoxe qu'il analyse : l'unité indéniable des Caraïbes, dont le trait le plus fort est leur fragmentation géo-politique.

L'échelle choisie pour conduire cette analyse est celle de la macro-histoire. Les données dont on dispose sur chaque île (et l'historiographie antillaise est de qualité) sont reprises dans une perspective relationnelle, pour éclairer différences et convergences au sein d'un même ensemble. Il s'en dégage un certain nombre d'idées-force, importantes par les controverses mêmes qu'elles peuvent parfois susciter.

En premier lieu, et tout autant que le milieu physique, la durée historique pré-hispanique doit avoir sa place : d'où de larges développements introductifs sur la géographie caraïbe et les civilisations indigènes qui l'ont d'abord marquée. Tout au plus, pourrait-on contester le terme de « géo-

politique » qui a été employé, dans la mesure où les structures politiques y étaient extrêmement lâches, voir inexistantes.

Point de ressources minières dans les archipels caraïbes, leur mise en valeur par les conquérants européens demeure agricole. La façon dont elle s'opère fonde, dès le XVI^e siècle, la spécificité de ces possessions, par rapport à l'Amérique espagnole continentale et à l'intérieur du système colonial qui se met en place. En fonction des puissances politiques qui s'y établissent, des cultures et modes de production adoptés par leurs colons, on a pu distinguer des *colonies de peuplement* (où ceux-ci pratiquent eux-mêmes élevage et culture) et les *colonies d'exploitation* (où une main-d'œuvre esclave, importée d'Afrique, cultive et fabrique le sucre).

A la fin du XVIII^e siècle, les plantations sucrières dominent le paysage agricole antillais. Les « îles à sucre » occupent alors une place essentielle dans le commerce mondial, les plus grands ports métropolitains en investissant les profits dans l'industrie naissante. Tel est l'aboutissement d'une processus qui a gagné îles — ou groupe d'îles — selon un rythme et des modalités très diverses, avec des oscillations, imbrications et chevauchements dans le temps aussi bien que dans l'espace, entre les deux modèles. Pour localiser simultanément les différents stades de ce processus évolutif, qui affecte l'ensemble du monde caraïbe, F. Knight propose de pratiquer des sortes de coupes horizontales, de mettre ainsi en évidence ce qu'il appelle un phénomène *systadial*, dans lequel, et suivant l'expression commune, « tout se tient ». La démonstration était délicate à mener ; peut-être eut-il fallu préférer à la chronologie (fort soignée au demeurant) qui est proposée à la fin de l'ouvrage, des tableaux synoptiques pour éclairer cet autre aspect du problème : existe-t-il une sorte de périodisation globale des processus aboutissant au « modèle » antillais de plantations ?

Autre donnée importante qui se dégage de l'étude de F. Knight : cette évolution économique doit être appréciée dans le contexte du recul des possessions espagnoles au profit des Anglais et des Français. Ces derniers vont, en effet, s'organiser beaucoup plus vite que les Espagnols en économie de plantation, comme s'ils avaient su — suggère l'auteur — tirer un enseignement de la tentative faite, avant eux, d'implanter une colonisation de type européen dans



PLANCHE X

1930. — Fort Richepanse - Grand Hall (vue partielle). Les régimes, alors achetés au nombre de mains (pattes) qui, à leur arrivée avaient été placés sous l'appentis reviennent pour être pesés et répartis devant les caisses déjà mises en place. De gauche à droite : Maurice Fissier, à une bascule ; Jean B. Fissier, répartiteur-enregistreur, Séraphin Moret à une deuxième bascule.

des îles tropicales. La constitution d'un mode de production colonial, son affinement dans le sens d'une rentabilité toujours plus grande, ne peuvent être saisie sans une articulation avec les politiques d'occupation ou de recul de métropoles respectives. Après l'effondrement, puis la perte pour la France, de Saint-Domingue, l'essor de Cuba en est la meilleure illustration.

Les ethnies indigènes disparues, une société coloniale naît, faite de colons, d'esclaves et de leur métissage. Plus que toute autre façonnée par l'économie qui découle du système colonial voulu par les métropoles, mais douée de composantes humaines hors du commun (« engagés », corsaires, créoles), dramatiques (Africains déportés comme esclaves, castes sociales), et développant d'emblée ses propres traits de civilisation. Tout cela est admirablement vu par F. Knight, en particulier s'agissant de l'esclavage ; car c'est des esclaves qu'il veut partir pour comprendre une société qui est économiquement fondée sur eux.

En définitive, F. Knight se situe sur le terrain du « long terme », des *commonalities* sociales et économiques créées et entretenues par des courants de circulation très vivants entre les îles, qui permettent d'embrasser, au-delà des limites politiques fluctuantes, l'aire caraïbe et ses frontières culturelles. Ces dernières sont différentes des limites politiques, et bien qu'extrêmement importantes, elles n'ont guère été estimées à leur juste importance.

Les décalages, qui se marquent entre les îles et leurs métropoles, sont un autre trait caractéristique : par exemple, lors des guerres qui, signifiant une brusque interruption de l'Exclusif, plongent les Antilles dans l'isolement et l'autarcie (que celles-ci ont vite fait de transformer en une autonomie économique bénéfique) ; ou à la faveur de mouvements qui nés en Europe comme les guerres, atteignent finalement les Antilles : de 1789 à 1848 par exemple. Surgit en ce point une autre question essentielle : quelle est la spécificité de l'ébranlement révolutionnaire amorcé à la fin du XVIII^e siècle ? Comment la *désintégration* du monde esclavagiste qui s'ensuit, débouche-t-elle en moins d'un siècle sur la construction d'une nouvelle société et d'un système économique qui demeure fondé sur la monoculture ouvrière ?

Là encore, le phénomène de l'esclavage (considéré dans

sa phase ultime, celle de l'abolition) apparaît comme le facteur explicatif moteur, auquel s'accrochent tous les autres : indépendance de Saint-Domingue ou « fidélité » de Cuba, rôle des « gens de couleur », échec des cultures vivrières de petits propriétaires au profit du sucre des « gros blancs », etc. Son examen constitue bien le fondement de toute perception « antillaise » de cette période.

Il serait néanmoins fâcheux de ne pas accorder l'attention nécessaire aux facteurs qui sont à l'origine de ce processus de *désintégration-reconstruction*. Ainsi, par contre-coup des événements métropolitains, une révolte des colons de Saint-Domingue, amène-t-elle au soulèvement de leurs esclaves ; puis, le mouvement s'amplifie, jusqu'à devenir la première révolution noire ; il conduit à l'indépendance de la première des Antilles, quinze ans plus tard. De même, la réouverture du conflit naval entre la France et l'Angleterre au début de la Révolution française conduit-elle un commissaire de la Convention envoyé aux îles du Vent à appliquer, en reconquérant la Guadeloupe, le premier décret d'abolition de l'esclavage (malheureusement omis par F. Knight). Sur ces années capitales pour saisir l'articulation de l'ancien régime avec le nouveau (sans doute dès 1760), et donc l'émergence de la *désintégration*, la bibliographie française eut parfois précisé, voire nuancé, l'analyse de F. Knight, par ailleurs extrêmement solide. Car si l'ensemble de l'étude abonde en vues stimulantes, sa dominante anglo-saxonne appelle sans doute une répartition plus latine.

De cette phase séculaire de destruction du vieux système, se dégage, vaille que vaille, une communauté caraïbe. Mais avec un handicap en germe dès le « tournant » de 1800 et mise en place à la faveur des guerres d'indépendance hispano-américaines : la sujétion nord-américaine remplace la métropolitaine d'antan. Ceci sous-tend les développements bien documentés que F. Knight consacre à la situation actuelle et à ses facteurs d'évolution. Domination impérialiste n'exclue pas, dans le même temps, les progrès de l'autonomie menant à l'indépendance politique pour nombre d'îles. Du reste, l'un et l'autre mouvements culmineront dans l'histoire de *la perla de las Antillas* : Cuba, la plus tard libérée du « joug espagnol » est celle qui opère, en 1959, une révolution dirigée contre les Etats-Unis d'Amérique du Nord. Phénomène unique, par là-même symbolique.

Plantez toujours des 'POYOS'

Mais **FUMEZ !**

M. FISSIER, BASSE-TERRE

Imp. Parisienne A. LAUTRIC — Pointe-à-Pitre

Campagne de 1922

PLANCHE XI

Fac-similé de l'affiche (45 c/m x 28) dont des milliers d'exemplaires furent collés un peu partout, principalement des Vieux-Habitants à Capesterre en passant par Saint-Claude, entre 1922 et 1935.

Il eût été difficile de dégager du présent caraïbe, sinon arbitrairement, d'autres *trends*. A défaut, je verrais plutôt dans les conclusions que propose F. Knight, comme une « morale de l'histoire » (dont la liberté d'un peuple fait l'usage qu'il lui semble) : des deux moments qui ont ramassé le destin des Antilles depuis leur conquête par les Espagnols — la révolte de Saint-Domingue à l'époque moderne, la révolution cubaine à notre siècle — aucun n'a eu de précédent. Au terme d'un panorama dont l'inquiétude n'est pas exempte, ils autorisent F. Knight à conclure avec force que l'avenir ne sera que dans des solutions propres aux Caraïbes. Non par souci de leur originalité, mais pour qu'elles soient adéquates et durables. A l'époque des civilisations pré-hispaniques, puis sous le système colonial de l'ancien régime, les Antilles ont connu leur civilisation propre, elles ont disposé d'une cohésion interne beaucoup plus forte que les analyses colonialistes de type traditionnel ne l'ont montré. Au point que certains de ces facteurs de cohésion — l'esclavage, le sucre — monstrueusement nocifs, ont légué un lourd passif. La difficulté présente réside dans le fait de trouver également des solutions cohérentes, mais cette fois dans la liberté et la justice.

ANNE PÉROTIN-DUMON

(1) *The Caribbean. The genesis of a fragmented nationalism*, New-York, Oxford University Press, 1978. XIII-251 p. Mon ami Franklin W. Knight est déjà bien connu pour ses travaux sur la richesse de Cuba au XIX^e siècle, tirée du sucre et de l'esclavage. Cf. en particulier sa thèse : *Slave society in Cuba during the nineteenth century*, Madison, 1970.

(2) *op. cit.*, p. XI.